

FAUT-IL ENSEIGNER LA LITTÉRATURE ?

Par M. Yves LE PESTIPON*

Dans les premières années du XXI^{ème} siècle, en France.

Je ne me limiterai pas à la littérature française. Nous lisons et voyons représenter Molière ou Valère Novarina, mais presque également Shakespeare ou Mishima. Les écrivains français contemporains emploient Balzac, Céline, ou La Fontaine, mais ils emploient aussi Dante, Cervantès, Conrad, Joyce, Rilke, ou Kourouma. Tout se traduit. La littérature est tissée du monde. C'est peut-être plus évident que jamais.

En France, en 2016, elle est largement enseignée. Les rapports de l'Inspection générale des Lettres mettent l'accent sur son enseignement dans les collèges et les lycées. C'est une ardente obligation. Pas d'université littéraire qui ne dispense des cours de littérature en ses UFR de lettres modernes, de lettres classiques, d'anglais, d'espagnol, d'allemand ou de chinois. Les taupins, dans leurs classes préparatoires, étudient pendant deux heures chaque semaine des œuvres de littérature. Des émissions de radio ou de télévision, des sites internet, des livres, des rencontres ou des festivals se proposent, plus ou moins directement, d'enseigner la littérature. En ce début du mois d'avril 2016, France-Culture consacre plusieurs journées à parler de Shakespeare. Des professeurs, des traducteurs, des metteurs en scène, des penseurs divers expliquent ce qu'est l'œuvre de ce grand homme né voici quatre siècles. Moi-même, tous les mois, à la Librairie Ombres Blanches, devant une salle toujours pleine, j'explique des textes littéraires français. Ce sont les « Classiques au détail ».

On est loin cependant d'enseigner la littérature partout. Pas de place pour elle, ou quasiment pas, dans les universités qui ne sont pas littéraires. Elle ne fait pas partie du cursus des médecins, des juristes, des économistes, ou des physiciens s'ils ne passent pas par les classes préparatoires. Son enseignement pour tous s'arrête pratiquement au baccalauréat. Pas de formation continue en littérature pour les chômeurs, ou pour les cadres se recyclant. Pas même de stages de littérature comme existent des stages de cuisine ou de méditation. Les colloques universitaires littéraires n'accueillent

* Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, le 25 février 2016.

que de très rares amateurs désireux de se former aux dernières innovations de la recherche.

On pourrait dire que l'enseignement de la littérature est peu de chose, et qu'il se réduit. On pourrait rappeler que la Troisième République avait inscrit dans tout l'espace urbain, et jusque dans les villages, les noms des écrivains français. Elle a créé des rues Racine, des rues Rousseau, des rues Lamartine, des boulevards Victor Hugo, des places Jean de La Fontaine, mais les villes nouvelles ont des rues des Mimosas, des Pyrénées, ou des Papillons... La Bibliothèque municipale de Toulouse, créée dans les années 30, s'orne, sur sa façade, d'un immense bandeau sculpté représentant une série d'écrivains français et aboutissant au maître d'école qui enseigne à un enfant. On n'accède à la salle de lecture qu'après être passé entre les allégories de la « littérature classique » et de la « littérature moderne ». Rien de tel à la nouvelle Médiathèque ! Les premiers présidents de la Cinquième République se font affichés écrivains, ou, du moins, passionnés de littérature. De Gaulle a publié ses *Mémoires*. Pompidou une *Anthologie de la poésie française*. Giscard est académicien. Mitterrand s'est plu à être célébré comme écrivain. *La Paille et le Grain* fut salué. L'État français moderne a voulu montrer, en son spectacle, l'importance de la littérature. Malraux aux côtés de de Gaulle faisait leçon, mais cet enseignement paraît s'effacer avec les derniers présidents et les chaînes de télévision actuelles ne sont pas l'ORTF qui diffusait, presque obligatoirement, les grandes pièces du répertoire... On peut le regretter. On peut même enrager que s'affiche, selon l'expression de William Marx, une « haine de la littérature ». Un mouvement d'opinion s'est pourtant créé quand Nicolas Sarkozy a paru attaquer l'enseignement de *La Princesse de Clèves*. Se manifesta alors une croyance en la valeur collective de l'enseignement de la littérature... Aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Espagne, mes interlocuteurs étaient surpris quand ils apprenaient que des français défilaient pour ça. It's so french ! Dans le pays du Lagarde-et-Michard et des épices Rabelais, le débat sur l'enseignement de la littérature reste vivace. Si l'on s'est tant agité, ces derniers temps, sur la question des langues anciennes, c'est largement en raison d'une nécessité d'enseigner l'enracinement de la littérature dans un temps long, mais en Espagne on ne croit pas envisageable de soulever des foules pour soutenir Virgile et Gongora... Chez nous, la défense de l'histoire des anciens écrivains participe d'une « certaine idée de la France », assez largement partagée, et solidaire de notre conception de l'État et du citoyen.

La littérature, cependant, n'est pas une idée claire. Dès que l'on se demande ce qu'elle est, on tombe dans des difficultés. Existe-t-il en effet des critères sûrs, et qui seraient internes aux œuvres, de « littérarité » ? Peut-on indiscutablement prétendre que les *Pensées* de Pascal sont de la littérature

tandis que le *Discours de la Méthode* est de la philosophie ? Le style, sur lequel on s'appuie pour proposer des définitions, est une notion fuyante. La tradition, quant à elle, est variable. Certains textes qui relevaient de l'histoire, comme ceux de Michelet, sont désormais des œuvres de littérature. Plusieurs penseurs ne sont plus certains que la poésie, ou le théâtre, soient des genres de la littérature. Le mot même n'a pas toujours le sens qu'on lui accorde aujourd'hui : ensemble des œuvres essentiellement susceptibles d'un jugement de goût. Avoir de la littérature, au XVII^{ème} siècle, c'est avoir une large culture, voire une érudition, acquise par les livres. Les Belles Lettres occupent alors un peu la place que nous réservons à la littérature, mais elles incluent l'histoire, ou l'éloquence, et il n'y a pas d'université des Belles Lettres. Plus tôt, au Moyen Age, celles-ci n'existent même pas. Il est ainsi très contestable, si l'on veut être rigoureux, de parler de littérature en Grèce antique. Le mot, lui-même, avec un sens proche de celui que nous lui donnons, n'est lancé que vers la fin du XVIII^{ème} par l'abbé Batteux, et surtout par Madame de Staël, avec son ouvrage *De la littérature*, qui fut lu dans toute l'Europe. Le XIX^{ème} siècle en fit un de ses mots importants. Lamartine proposa un *Cours familial de littérature*, où il parle des auteurs, que nous considérons comme des écrivains, et que nous rangerions dans les rayons « littérature » des bibliothèques et des libraires. Les manuels de littérature apparurent. Des cours furent donnés dans des universités. Claude Fauriel occupa en 1830, à la Sorbonne, la première chaire de « littérature étrangère ».

Roland Barthes, en 1969, à Cerisy-la-Salle, affirma : « La littérature, c'est ce qui s'enseigne, un point c'est tout ». Cela revenait à dire qu'il n'y a pas d'essence ou de nature de la littérature, qu'elle est ce que des manuels, des programmes, des cours et des colloques appellent « littérature ». Elle dépendrait de l'enseignement. Elle serait liée à l'État, ou du moins au système, parfois financé par le privé, qui préside à l'enseignement. Elle serait une institution instituée et instituante, une œuvre d'instituteurs. Il faudrait donc nécessairement l'enseigner sous peine de son inexistence, puisqu'elle n'existerait que par l'enseignement. L'espace littéraire serait d'abord scolaire. Des récits, des poèmes, des pièces de théâtre, des lettres de Madame de Sévigné ou des *Contes cruels* existent évidemment, mais la littérature serait un mythe régulateur.

Ce paradoxe est intéressant, productif, mais il ne saurait satisfaire. Il relève de la boutade. Il donne à penser. Il ne permet pas de conclure.

Des textes existent, en effet. Et des auteurs. Et des lecteurs. Et des libraires. Et des bibliothèques. La question se pose de savoir s'il faut enseigner ces textes, leur histoire, l'histoire de leur succession, les manières dont on les a lus, dont on les lit, dont on peut imaginer de les lire pour goûter

certains plaisirs, acquérir certaines connaissances, contribuer à produire encore et encore de nouveaux textes, de nouveaux lecteurs, des arts nouveaux de vivre en lecteurs nouveaux des textes anciens ou nouveaux, c'est-à-dire de contribuer à produire ce que nous appelons, depuis bientôt trois siècles, « littérature ». Si elle est bien ce qui s'enseigne, reste à déterminer en quoi sa pratique et presque son rite sont encore nécessaires et productifs pour nous, en France, au début du troisième millénaire. Pour des sujets et des citoyens contemporains, peut-il y avoir encore une ardente obligation à l'enseigner ?

La matière est incertaine, les méthodes sont flottantes, les intentions sont variables. Il paraît moins problématique d'envisager un enseignement de la géologie, de la médecine, du droit, voire de la rhétorique, ou de la grammaire que de la littérature.

Malin qui pourrait garantir à quel moment s'est produit ce que Florence Dupond appelle « l'invention de la littérature ». Plus malin encore celui qui pourrait déterminer ses limites, sa forme et sa structure. Barthes et beaucoup d'autres penseurs ont fait justice de l'évidence naturelle. Des discours sont tenus sur la littérature et à partir d'elle, mais ces discours produisent l'objet dont ils parlent, et depuis lequel ils parlent... Voilà pour la matière, bien incertaine.

Faut-il procéder à des cours d'histoire littéraire en expliquant la succession des écrivains, des écoles, les transformations des genres, les conditions matérielles de la production des textes et de leur diffusion ? Faut-il au contraire examiner des œuvres en détail, procéder à des explications de textes, entrer dans l'infime ? Certains ne jurent que par les structures, d'autres par l'anatomie d'un souffle. Ne doit-on pas pratiquer l'imitation comme au temps de Fénelon ? Le pastiche peut éduquer. Proust le vante, mais ne vaut-il pas mieux fréquenter des cours de « creative writing » ? Certains aiment faire apprendre, puis réciter des textes. D'autres préfèrent les débats théoriques et les dissertations. Les instructions officielles des ministères français varient. Telle décennie impose l'explication de texte linéaire. La suivante prône le commentaire composé. On a vu des sujets qui invitaient à raconter comment Boileau et La Fontaine parlaient d'*Iphigénie* dans une taverne... Les enseignants de littérature résistent, bricolent, inventent, cafouillent, se perdent, se trouvent, enchantent ou noient leurs élèves et leurs étudiants par l'érudition, la subjectivité, l'enthousiasme, les certitudes, les citations, les commentaires, si bien que, longtemps après avoir quitté leurs cours, on se souvient d'estimables bric-à-brac... Voici presque quarante ans, un universitaire toulousain, collectionneur de lettres de Flaubert, récitait des pages XIX^{ème} siècle avec un ton qu'il jugeait d'époque, caressait romantiquement ses cheveux, affichait sa jeune maîtresse comme

au temps de Maupassant, se racontait écrivain... Méthode exécration, mais il m'a beaucoup appris.

Les objectifs de l'enseignement de la littérature ne sont pas clairs. S'agit-il d'apprendre la langue française grâce à de remarquables exemples, comme en trouve dans les dictionnaires, depuis Furetière ? S'agit-il plutôt de se former à une morale, plus ou moins citoyenne, comme l'imaginaient les instituteurs qui proposaient des lectures éducatives de Victor Hugo, ou d'Hector Malot ? Veut-on par la littérature intégrer, ou, du moins socialiser, en faisant assimiler des valeurs communes à des populations hétérogènes, comme l'a beaucoup fait la troisième République ? Veut-on plutôt donner à chacun l'occasion de se trouver, voire de s'inventer à travers des lectures d'expériences singulières ? Prétend-on former le goût ? Désire-t-on éduquer au plaisir ou aux plaisirs ? Espère-t-on par l'apprentissage des fictions écrites aider les « apprenants » à décoder les diverses fictions qui s'étalent partout ? La littérature peut être pensée comme un contrepoison face aux poisons de l'époque. S'agit-il de l'enseigner comme une valeur suprême, voire de préparer à l'exercice d'un culte ? Veut-on créer des vocations nouvelles d'écrivains, ou de lecteurs ? Ces objectifs s'entrelacent dans les programmes d'enseignement et dans les intentions des festivals, des librairies, des sociétés savantes, des revues, des prix, des bibliothèques, qui se donnent plus ou moins pour mission d'enseigner la littérature, mais Bourdieu, sceptique quant à ces bonnes intentions, a montré qu'existait un objectif peu avouable : assurer la reproduction des élites, et plus largement du système social, largement fondé sur des hiérarchies de représentations culturelles. L'enseignement de la littérature serait un moyen pour maintenir une culture assurant la domination de certains. Il serait politiquement conservateur, ce que Bourdieu regrette, et veut transformer. On peut néanmoins opposer à l'illustre sociologue la dimension, souvent libératrice, de cet enseignement, souligner que des vocations révolutionnaires se sont constituées en lisant Hugo, ou La Boétie à l'école, et que René Char, largement étudié dans les classes sert de référence, au printemps 2016, place du Capitole à Toulouse, dans des assemblées de *La Nuit Debout*... La poésie est « contre le maintien de l'ordre », a écrit Henri Meschonnic. On écrirait aussi bien le contraire. Son enseignement et celui de la littérature ont servi, servent et serviront des objectifs politiques opposés.

De tout cela, on tirerait difficilement une réponse nette à la question de la nécessité d'enseigner la littérature. Selon ce qu'on entend par ce mot, selon la manière dont on veut en parler, et selon les objectifs que l'on s'assigne, on produit des discours variables, donc une grande confusion. Les débats sur *La Princesse de Clèves*, sur le latin, ou sur la mise au programme du bac des *Mémoires* de de Gaulle, en ont donné maints

exemples. Plutôt que d'asséner, voire de vaticiner, mieux vaut, en cette affaire, dire d'où l'on parle, et ce que l'on fait, ou veut faire. Mieux vaut partir de soi. Peut-être cela permettra-t-il, par une subjectivité assumée, d'éclairer la question d'ensemble.

J'enseigne la littérature et j'en vis. Je suis donc mal placé, car trop bien placé, pour traiter cette question. Mon intérêt me pousse à répondre qu'il faut enseigner la littérature, et je suis d'autant plus suspect que je l'enseigne dans une des meilleures khâgnes de France. Je suis un collaborateur du système.

Je crois que l'institution scolaire assure, tant bien que mal, la transmission d'un patrimoine culturel, dont fait partie ce que nous appelons littérature. Il me semble que cette transmission est importante pour chacun de mes étudiants, mais aussi pour la société dont ils font partie, et qu'ils entretiendront. Enseigner la littérature présuppose pour moi de croire à l'institution, d'en admettre les vertus, malgré ses limites et ses vices. Je suis donc loin de l'anarchisme, et je crois que les œuvres d'art ne vivent pas que de libertés, que leur histoire n'est pas une succession hasardeuse de créations « chues de désastres obscurs ». Je crois qu'écrire comme lire présuppose une culture, des traditions, la méditation des siècles, et leur contestation savamment subversive. Ces principes fondent la possibilité de mon enseignement.

L'entre-soi me paraît à fuir. Je tiens à intervenir dans des écoles primaires, des collèges, des lycées, parfois des universités, voire des universités du troisième âge. La diversité des publics est ma devise. Un festival comme la Novela, à Toulouse, m'a permis de parler précisément de littérature à des personnes de toutes conditions. J'aime présenter des conférences au Banquet du livre de Lagrasse, au village de Montolieu, chez les dominicaines de Fanjeaux, dans un club taurin, dans un festival de tatouage, aux États-Unis, en Arménie, ou en Suisse... La librairie Ombres Blanches me permet chaque mois de proposer des explications de textes à des personnes qu'aucune institution ne contraint à venir. Cette diversité, pour moi, fait sens, et définit mon idée – militante – de l'enseignement de la littérature. Je crois bon que ses praticiens aillent partout porter la parole instruite et voluptueuse des livres.

C'est sans preuves et aux risques de l'incertain. Cela présuppose une foi en l'existence de la littérature, en sa nature, en ses vertus. Or, si la foi ne contredit pas toujours la raison, elle n'est pas la raison. Elle est un élan qui ne calcule pas, et qui admet son aveuglement et sa fragilité. L'enseignement de la littérature n'exige pas une lucidité qui détruise ses ombres, et il se sait fragile. Ce double paradoxe, presque intenable, puisque tout enseignement demande lucidité et force, invite à être, selon une expression de René Char,

un « magicien de l'insécurité », ou à se souvenir, selon un constat de Valère Novarina, que « la littérature rend le sol peu sûr ».

Depuis plus de quarante ans, je travaille à écrire des livres, des poèmes, à multiplier les actions orales, avec le corps entier, en toutes sortes de lieux. Je me livre devant des publics ou au secret de mon appartement à des expérimentations avec la langue française en vue de produire des objets que j'aime appeler de littérature, parce que les lettres, en divers sens, s'y trouvent mêlées. J'aime Diderot sortant de chez lui, quittant ses écrits allant se promener, s'aventurant en corps, dans le jardin du Palais Royal, où passent et virevoltent les catins. « Mes pensées ce sont mes catins », écrit-il. Cette approche physique, multiple, métaphorique, joueuse, avec les mots, et pas seulement avec Le Neveu de Rameau, me paraît convenir au praticien moderne de ce qu'on peut appeler « littérature ».

Dès lors, pour moi, son enseignement se trouve mêlé à des activités qui produisent peu à peu ce que je pourrais nommer « sens de ma vie », à condition de n'y voir rien de préétabli, ou de rectiligne. Cet enseignement me donne du plaisir, car j'ai l'impression qu'il en donne à ceux qui le reçoivent. C'est un échange expérimental de plaisirs et de savoirs, une promenade aux jardins avec toutes sortes de corps et de pensées.

Je crois donc possible d'enseigner la littérature, qui est un horizon débordant mes possibilités de connaissance et d'analyse, mais leur donnant forme aussi, et offrant des chances d'enchantement.

Je constate que je ne suis pas seul. Partout en France, en ce moment, malgré des cuistres et la foule naturelle des indifférents, existent des hommes et des femmes qui partagent cette foi, la vivent et la font vivre. Ce sont des professeurs, des libraires, des conférenciers divers, des écrivains, des éditeurs, des journalistes, des metteurs en scène, des lecteurs, des passeurs qui sont des acteurs et des inventeurs de mémoire. Beaucoup sont d'institution, mais pas tous. Certains sont renommés, d'autres sont inconnus. Des étudiants leur savent gré de les avoir instruits et de les avoir aidés à faire, non sans réserve, société.

Cet enseignement me paraît bon pour vivre en des temps indiscrets. La conversation est un outil de civilisation. Comme cet amour, largement taciturne, est toujours menacé par le bruit, il convient d'enseigner ses vertus et son art.

La littérature me semble avoir partie liée avec l'invention, assez récente, de la valeur infinie des sujets humains. On en voit les premières marques assez claires, au XVII^{ème} siècle, dans les œuvres de Madame de Sévigné, de Madame de La Fayette, de La Fontaine, et de bien d'autres. Plus tard, ou plus tôt, Rousseau, Nerval, Proust, Simon, Sollers, Rimbaud, Montesquieu, Molière, Montaigne, et bien des imprimeurs, des libraires, et

des critiques littéraires y ont contribué. Ils ont travaillé à l'invention de l'intime et de la dignité de ce que Michon nomme les « vies minuscules ». Il me semble que l'enseignement de la littérature, s'il n'aide pas toujours à nous dévoiler ce que nous sommes, nous aide à éprouver comme des infinis intéressants notre vie minuscule, qui est notre corps tout entier, en ses actes et ses émotions. Cela vaut pour les étudiants, comme pour les maîtres, si leur langue ne devient pas de bois.

La littérature n'est entièrement ce que j'imagine que si elle enseignée, parce qu'il faut qu'elle soit transmise. On n'invente pas d'œuvre littéraire à partir de soi seulement, et de la langue. On invente aussi depuis un patrimoine qui donne désir d'inventer pour l'attaquer, le maintenir, le faire fleurir. Pas de littérature sans un travail collectif et individuel de lecture, de relecture, d'apprentissage des arts de lire, ni sans connaissance des constellations des chefs d'œuvre et des possibilités que le passé, parfois très lointain, offre à la contemplation des avènements qui désireront lancer « une faucille d'or dans le champ des étoiles ».

Je sais que l'enseignement de la littérature peut empoisonner, faire confondre des moulins avec des monstres, multiplier les pédants, figer la hiérarchie des valeurs culturelles, et accabler d'ennui, mais il rend possible des rencontres, de la mémoire, la santé essentielle des inventions d'art en la langue, ou même, pour parler comme les troubadours, « l'entrebescar » entre la mémoire et la foudre, qui est la condition de la naissance des Muses. Quoi de plus nécessaire ?